



Jean Froissart, *Chroniques*

Ce manuscrit fait partie d'un ensemble de quatre volumes réalisés pour Louis de Bruges, seigneur de Gruuthuse, un noble flamand bibliophile. Les bibliothèques princières de la fin du Moyen Âge comportaient de nombreux ouvrages d'histoire. La soixantaine d'enluminures contenues dans les deux premiers volumes ainsi que les décors marginaux ont été réalisés par Loyset Liédet, un des enlumineurs attirés de Philippe le Bon et de Charles le Téméraire, ducs de Bourgogne.

Les *Chroniques* de Jean Froissart sont une source documentaire extraordinaire sur les conflits qui opposent la France et l'Angleterre entre 1327 et 1400, même si l'auteur retrace également une partie de l'histoire européenne du *xiv*^e siècle. Écrites dans un style vivant, remplies d'anecdotes sur le monde aristocratique, sur ses joutes chevaleresques, sur ses entrées fastueuses : jamais *Chroniques* ne furent aussi exaltantes ! Cependant Froissart s'adresse aux princes, et c'est eux qu'il décrit. Son œuvre fut rédigée pour un public anglo-flamand et fut sans cesse révisée au fil des années. On en connaît aujourd'hui plus de cent copies manuscrites, même si la diffusion sur le territoire français fut tardive (seconde moitié du *xv*^e siècle).

On pense que ce manuscrit offre une version « remaniée » à la chancellerie de Charles VI, lieu par excellence où s'écrivait l'Histoire du royaume.

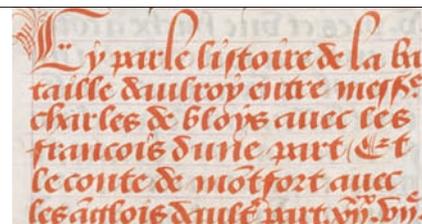
Jean Froissart, *Chroniques*
BnF, Manuscrits, Fr. 2643,
f. 292, livre 1
Env. 438 × 327 mm
Bruges vers 1475,
parchemin, 433 folios



Une scène de bataille médiévale

Cette enluminure représente la bataille d'Auray, dernière bataille de la guerre de Succession de Bretagne, le 29 septembre 1364, et l'un des lieux de confrontation entre Anglais et Français pendant la guerre de Cent Ans. Cette bataille oppose Charles de Blois, duc de Bretagne, aidé des Français, au comte de Montfort, prétendant à la succession de Bretagne, mari d'une des filles d'Édouard III d'Angleterre et secondé par les Anglais. Elle se solde par une victoire anglo-montfortiste : Jean IV de Montfort devient duc de Bretagne par le traité

de Guérande en 1365, Charles de Blois est mort au combat et Bertrand du Guesclin est fait prisonnier des Anglais. Dans cette scène, on observe des soldats engagés dans un combat tandis que trois armées, représentées par des groupes compacts de casques en arrière-plan, et des chevaliers, occupent presque tout l'espace d'un paysage en perspective, assez stéréotypé (le dessin des rochers notamment). À gauche de l'image et au centre se trouvent les alliés du roi de France ; à droite, les Montfortistes et les troupes anglaises.



Rubrique (le paragraphe écrit en rouge)

« Ci parle l'histoire de la bataille d'aufroy entre messire charles de blois avec les francois d'une part et le conte de montfort avec les anglois d'aule part. »



Un combattant à pied

Bouclier ovale (bouclier des fantassins et surtout des arbalétriers, appui principal des troupes françaises face aux archers anglais), hallebarde.



Un archer

L'importance des archers dans les batailles, apparue en particulier lors de la victoire anglaise d'Azincourt, est une des nouveautés de l'art de la guerre pendant la guerre de Cent Ans.



Un chevalier

Armure, lance, heaume, haubert, écu (bouclier plus maniable dans un combat à cheval). Lors de cette bataille, des hommes de guerre redoutables s'affrontent : Bertrand du Guesclin du côté français, Olivier de Clisson du côté anglais.



Bannière, étendard

Signes de reconnaissance des armées en présence. À gauche : fleurs de lis sur fond azur (la France) ; à droite : armoiries écartelées, avec fleurs de lis sur fond azur et léopards d'or sur fond rouge (l'Angleterre).



Marges

Singe assis tenant les armes de Louis de Bruges, commanditaire du manuscrit. À l'exception de cet écu, ses armoiries n'apparaissent plus que par transparence sous les écus et les oriflammes en marge des miniatures, car le roi Louis XII, ayant pris possession de sa librairie, les fit recouvrir des siennes.

La guerre de Cent Ans

La guerre de Cent Ans (1337-1453) marque le conflit entre deux monarchies, la France et l'Angleterre, mais plus généralement dévoile les problèmes engendrés par le système féodal, problèmes de succession (en particulier autour du respect de la loi salique, qui refusait aux femmes d'accéder au trône de France) et d'allégeance au suzerain. Les royaumes de France et d'Angleterre sont, au début du ^{xiv}^e siècle, intimement liés : les rois d'Angleterre descendent en ligne directe de saint Louis, donc du roi de France (mais par une femme : Isabelle de France, fille de Philippe IV le Bel) ; la langue de la cour anglaise est le franco-normand jusqu'en 1361 ; les rois d'Angleterre sont de plus vassaux du roi de France pour leurs possessions sur

le continent (en Guyenne, le Sud-Ouest de la France actuelle). La guerre de Cent Ans trouve ainsi son origine à la fois dans le problème de la succession du royaume de France (le dernier capétien direct, Charles IV le Bel, meurt sans descendance en 1328), mais aussi dans le conflit territorial que se livrent les deux royaumes en Guyenne et en Flandre. Cependant ce n'est pas sur le continent mais sur l'île Britannique que commence l'affrontement : aidé par le roi de France Philippe VI, le roi d'Écosse tente d'envahir l'île pour reprendre son royaume au roi d'Angleterre Édouard III. De son côté, grâce aux liens nés de son mariage avec Philippa de Hainaut, Édouard III soutient la révolte de la Flandre contre le roi de France et

revendique la couronne de France. La guerre commence... et se poursuivra avec de nombreuses chevauchées anglaises dans le royaume de France. Au terme de plus de cent années de combats qui ont vu le roi de France Jean II le Bon prisonnier à Londres, les rois d'Angleterre Édouard III et Henri VI déclarés rois de France, Paris disputé par les Anglais, les Armagnacs et les Bourguignons, la papauté placée sous le contrôle des rois de France à Avignon, une crise de succession en France après la déclaration de bâtardise de Charles VII, la condamnation de Jeanne d'Arc au bûcher, mais aussi la famine et la peste, la France et l'Angleterre ont conquis leur unité nationale : l'Angleterre n'a plus de territoire sur le continent.

Queille dieu aider au droit
 faites avant passer nos
 banneres et archiers ou no
 de dieu et de saint george.
 Le sue de braumanoir q
 estoit retourne deus mes
 charles de blois lui dist.
 Sure le conte de motfort
 maintient quil demour
 ra duc de bretagne. et dit
 quil vous monstrera au
 iour du y que w ny auez
 nul droit. De celle parole
 nua coule. mes charles

de blois et dist du droit soit
 huy en dieu qui le scet. et
 aussi font les barons de
 bretagne. Adonc fist il
 passer avant banneres et
 gens darmes ou nom de
 dieu et saint yves.

Ly parle l'histoire de la ba
 taille daustruy entre mes
 charles de blois avec les
 francois d'une part. Et
 le conte de motfort avec
 les aglois d'une part. xv. vij.



Jean Froissart (né vers 1337- mort vers 1410)

Historien et poète français, Jean Froissart est né à Valenciennes. Son père semble avoir exercé le métier de peintre d'armoiries. Ce dernier le destine à la carrière ecclésiastique et il reçoit l'éducation religieuse qu'on donnait alors aux clercs. Mais Jean Froissart n'a pas d'inclination pour la vie monacale. C'est un jeune homme qui aime la vie et ses plaisirs, la poésie et les récits, l'écriture, l'esprit chevaleresque... Comme Pétrarque, il a des amours contrariées dont il tire de beaux poèmes mélancoliques et courtois, où il chante la beauté et l'excellence de sa Dame (*Le Dit de la marguerite, L'Horloge amoureuse, Le Paradis d'amour...*).

Vers l'âge de vingt-quatre ans, il part pour l'Angleterre où il devient l'historien officiel d'Édouard III et le protégé de son épouse, Philippa de Hainaut. C'est là qu'il écrit le premier livre de ses *Chroniques*. Froissart reste en Angleterre de 1361 à 1369, mais il entreprend des voyages en Écosse, au pays de Galles... Il se rend aussi en France, Flandre, Espagne, Italie. Il se renseigne, recueille des témoignages et enquête. À la mort de Philippa, il connaît divers protecteurs comme le duc Wenceslas, Jeanne de Brabant, le comte de Blois. Il écrit un roman arthurien, *Méliador*, composé de 30 771 vers octosyllabiques.

Ce roman connaît un petit succès car Gaston Fébus en apprécie la lecture faite par Froissart lui-même, pendant l'hiver 1388-1389. Pourtant, ce n'est pas son œuvre poétique qui lui apporte la gloire, mais bien ses monumentales *Chroniques*, lesquelles couvrent les trois quarts du XIV^e siècle. Elles favorisent la diffusion de l'esprit chevaleresque et courtois, même si le souci de dégager le sens des événements reste essentiel chez le chroniqueur.



Primat, moine de Saint-Denis, rédigeant le *Roman des rois Grandes Chroniques de France*, France (Paris), XIV^e siècle Paris, BnF, département des Manuscrits, Français 2813, fol. 265 v.

Les chroniques historiques

Les chroniques historiques sont un genre très prisé à la fin du Moyen Âge. Elles regroupent des textes qui ressortissent à l'histoire officielle, dont l'importance et la nature sont très diverses. Destinées aux rois et aux nobles sous forme de luxueux exemplaires souvent dotés de nombreuses miniatures, les chroniques donnent du passé une vision quelque peu partisane, qui fixe la mémoire des exploits des puissants. Elles sont également nécessaires à l'enseignement des hauts faits du passé pour les princes et les rois.

Cette littérature historique en langue vulgaire prend en quelque sorte le relais des chansons de geste : elle exprime le plus souvent un souci d'idéalisation de la personne royale. Froissart au XIV^e siècle, puis les chroniqueurs du XV^e siècle sont au service d'un prince, d'une cause ou d'une faction. Les chroniques peuvent balayer l'histoire de façon très large comme les *Grandes Chroniques de France*, « best-seller » du genre, commandées au départ sous Saint Louis au XIII^e siècle et maintes fois recopiées, ou concerner une époque plus restreinte comme les *Chroniques* de Froissart qui racontent la vie aristocratique au XIV^e siècle sur fond de guerre de Cent Ans. Les chroniques locales, comme les *Chroniques de Hainaut*, par exemple, région florissante des Pays-Bas méridionaux qui appartenait aux ducs de Bourgogne, rencontrent aussi le succès. Chaque prince commande l'histoire de ses terres, dans une version qui lui est favorable et rend légitime son pouvoir. Il faudra attendre la Renaissance pour que les méthodes critiques s'améliorent et annoncent une transformation de l'histoire en tant que discipline intellectuelle.

La notion d'auteur

Jusqu'à la fin du Moyen Âge, le rôle du commanditaire du manuscrit en langue vulgaire demeure primordial. Comme l'a souligné Michel Foucault, il n'y a pas alors de « fonction-auteur », mais une « fonction-lecteur » ou une « fonction-copiste ». Les notions d'auteur et d'œuvre n'existent pas encore au sens où nous l'entendons aujourd'hui. L'auteur est plutôt considéré – et se considère lui-même – comme un compilateur, un traducteur, un adaptateur ou un continuateur. Pour s'imposer, il doit s'appuyer sur des sources du passé (œuvres anciennes, anonymes ou non, Pères de l'Église, textes bibliques et antiques), qui prêtent leur autorité à son texte et l'enrichissent. Le mot *auteur* vient d'ailleurs du mot latin *auctor*, lui-même issu du verbe *augeo*, *augere* qui signifie « faire croître, augmenter, développer ». Jean Froissart, auteur reconnu de son temps, l'entendait dans cette acception : « Je suis aucteur et augmenteur. » C'est seulement à la fin du Moyen Âge qu'émerge, autour d'auteurs comme Pétrarque en Italie ou Christine de Pisan en France, l'idée d'œuvre référée à un auteur précis et placée dans un livre manuscrit qui ne comporte plus qu'elle. Ce « livre unitaire » qui rassemble œuvre et nom propre dans un même objet marque la première étape de la construction de la figure et de la fonction de l'auteur.